Neuvième Année. Dimanche 30 Janvier 1897 N° 1

LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES





## SUR ISIS ET LES RELIGIONS

Isis signifie *Ancienne* (1).

Zyaus, l'Isis hindoue a la même signification; Isis est donc l'*Ancien des jours* dont le symbole est dans le monosyllabe sacré: AUM (trois dans un).

Zyaus est l'Esprit-type, le germe immortel primordial, la Matrice Universelle.

Le prophète Daniel lui aussi dénomme la Divinité *Antiquus dierum*, l'ancien des jours, (2) et ceci rattache le dieux des Hébreux Jéhova (*Ievé*) à la Grande Isis-Zyaus Indo-Egyptienne.



Dès les temps préhistoriques, l'Egypte est Monothéiste, mais le monothéisme de la déesse Isis est mitigé par l'accession du serpent Apoph (*Apap*) dont la Déesse dompte la mauvaise influence qu'il s'efforce d'exercer sur les humains pour contrebalancer le pouvoir bienfaisant de la Grande-Déesse de l'Almamater, de Myriam, de la Vierge-chrétienne Marie, la dernière Isis en date.

La mauvaise influence du serpent est vaincue, mais non sans résistance, et c'est cette résistance qui témoigne d'un certain pouvoir de l'Esprit du mal, lequel pouvoir introduit ainsi dans la Théodicée Egyptienne cet élément Dithéiste que l'on retrouve toujours plus ou moins voilé dans la plupart des religions qui ont régné sur la terre.

(1) Diodore de Sicile, L. I. § II.

(2) Chapitre VII, 9, 13, 23.

Voici ce que nous disons de ce serpent dans la seconde édition d'*Isis Dévoilée*, page 96 (1):

« Apophis, *Apap* en Egyptien, est un grand serpent qui personnifie les *Ténèbres*; c'est le serpent de la Genèse *Nahash*; il symbolise également la sécheresse et la stérilité; c'est en un mot le génie du mal. Le chapitre XXXIV du *Livre des Morts*, dont nous parlons plus loin et dont le titre est: « Faire obstacle à Rebref », nous raconte la lutte du dieu, du Soleil contre *Apap*; lutte dans laquelle le soleil levant (Horus) doit combattre dans l'Hémisphère inférieur, afin de pouvoir paraître après sa victoire, à l'Orient; le combat avait lieu, dit-on, pendant la septième heure de la nuit. »

Dans la religion brahmanique hindoue, le Trithéisme (Brahmâ, Vichnou Siva) se résout définitivement en un Dithéisme, dans lequel Brahmâ et Vichnou unissant leur force créatrice et conservatrice, luttent contre Çiva qui se montre le grand destructeur, le serpent Apap, Egyptien.

La religion des Perses, fondée par Zoroastre (*Zarahustra*), treize siècles au moins avant l'ère Vulgaire, est également basée sur le Dualisme ou Dithéisme, d'un côté, par Ormuzd, le génie du bien, et de l'autre, par Ahriman, le génie du mal. La date de la fondation de la religion Persanne est toute récente à côté de la religion Brahmanique et même de la religion Egyptienne, ce qui lui enlève par conséquent toute originalité propre dès son origine même.

La religion Chrétienne à son tour, la plus moderne, a Dieu d'un côté et le Satanisme ou Diabolisme de l'autre (2).

Dieu en trois personnes (Père, Fils et Esprit) ont ainsi plus de pouvoir pour lutter

(1) Un vol. in-12. Librairie Académique, Didier, 41, Quai des Augustins, Paris.

(2) *Diabolisme et Occultisme*, une brochure in-12, Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — 0,80 centimes.

contre le mal, contre *Sathan*, car il y a lieu d'ajouter ici que les Religions n'ont pu, ne pouvaient pas adopter un système Dithéisme absolu, car ce système impliquerait une équivalence complète entre le bien et le mal ; sans l'infériorité absolue parfaitement démontrée du génie du mal, aucune religion n'aurait pu subsister le plus petit laps de temps.

Le fait que nous venons dénoncer est constant ; ainsi dans la religion Egyptienne, le serpent Apoph a devant lui la triade : Osiris, Isis, Horus ; dans la religion Persanne, Ahriman a en face de lui Ormuzd, mais secondé encore par Zervane-Akèrene (le temps) et Mithra, le Dieu du soleil ; avec ces deux coadjuteurs, Ormuzd doit certainement triompher d'Ahriman.

Si maintenant nous jettons les yeux sur l'institution mosaïque, nous voyons qu'elle n'est qu'un grossier pastiche de l'ancienne religion Isiaque qui, disons-le, était à sa seconde période, lors de la sortie des Hébreux de la terre des Pharaons.

Enfin le Christianisme, religion toute moderne, fondée par Jésus le *Christ*, l'oint du Seigneur, est sorti à son tour du Monothéisme Jéhovique, car le Monotrithéisme chrétien est formé d'un mélange de Jéhovisme hébreux et des doctrines Esséniennes, Platoniciennes et Sabeïtes.

Disons en passant que l'Islamisme ou Mahométisme est en partie dérivé du Monothéisme Jéhovique et du Trithéisme chrétien, que, du reste, les Mahométans traitent d'idolâtrie, bien qu'ils aient emprunté au Christianisme les éléments constitutifs de leur religion ; aussi l'idée du père Hyacinthe, de M. Loyson, n'est pas si bizarre que certains ont voulu le dire, cette fusion du Christianisme et de l'Islamisme serait une excellente chose, non seulement pour ces deux religions, mais encore et surtout pour le bien de l'humanité. Nous sommes tellement divisés, que tout ce qui tend à l'union, à la concorde, doit toujours être accueilli et accepté par les hommes de progrès.

Après cette digression, si nous revenons au Christianisme, nous dirons que ce qui l'a fait vivre jusqu'ici, c'est l'excellence de la morale professée par Jésus ; ce qui a aidé surtout à la propagation de la foi chrétienne, c'est que la haute personnalité posthume du Nazaréen a imprimé un cachet indélébile à cet étrange mélange de religion, auquel Jésus durant sa vie a été complètement étranger ; le divin et doux Nazaréen a prêché la morale, mais non une religion. Ce sont les successeurs de Pierre qui ont créé la religion catholique et c'est le catholicisme qui a fait le plus grand tort au christianisme primitif par l'adjonction de dogmes et de croyances superstitieuses tout à fait inadmissibles pour des esprits raisonnables. Il semble même que la duplicité sacerdotale a voulu jeter un défi au bon sens, en créant Déesse, Marie une modeste et commune fille du peuple, en créant la Mariolâtrie et le culte du Sacré-Cœur de Jésus et autres pratiques aussi insensées que dérisoires, et tous ces néocultes alliés à une morale très relâchée et de tout point inférieure de beaucoup à la doctrine prêchée par le divin Nazaréen.

On n'est, dit-on, trahi que par les siens, le catholicisme confirme pleinement ce dicton populaire, car rien ne lui a porté autant de tort que la duplicité de son sacerdoce, la dissolution de ses mœurs ; en France, le clergé conserve encore une certaine tenue, mais il faut voir la conduite du clergé en pays étranger, en Espagne et en Italie, par exemple, on ne saurait se faire, en France, une idée de la conduite ou plutôt de l'inconduite du clergé en Italie, dans la Rome papale. Il faut avoir vécu dans ce pays pour se rendre un compte exact de la dissolution des mœurs des sacerdotes ; nous l'avons étudiée à Florence, à Rome, à Naples et jusqu'en Sicile, et cela *de visu*, alors qu'avant de passer nos hivers à Nice nous les passions en Italie.

Or, il paraît que le clergé va encore descendre, surtout dans les pays latins, dans un degré plus profond de dépravation, ce sera même l'excès de ses désordres qui amènera une réaction salutaire et profitable pour le catholicisme, c'est ce qui nous a été affirmé par des entités astrales.

Revenant à notre sujet, nous dirons pour nous résumer, qu'en définitive c'est la Théodicée Isiaque qui est la Mère, la Maîtresse-Directrice des religions modernes et que l'Isianisme n'a succombé que sous le poids des infâmies de son sacerdoce, de ces prêtres qui se sont successivement appelés : Cabires, Curètes, Corybantes, Bacchants, Dactyles, Galles, Métrogyrtes, Druides, etc.

L'Isianisme ne s'est même définitivement éteint que vers la fin du VI^e siècle de l'ère Vulgaire. Isis a eu des temples non seulement à Rome, mais dans les colonies ; à Pompeï, on

peut encore voir les restes d'un petit temple à Isis; ce temple Isiaque n'a été ruiné que par l'éruption du Vésuve survenue en l'an 79 de J.-C. — La nymphée de Nîmes construite sur un temple de Bélisama a également servi de temple à Isis.

Paris avait également son temple Isiaque, il était situé sur la montagne Ste-Geneviève. Quel était son emplacement exact ? Je crois que personne ne le sait au juste, cependant quelques archéologues le placent tout près de la rue Monge, à l'endroit sur lequel se trouve aujourd'hui les arènes gallo-romaines.

Ce qui paraît certain, c'est que la ville de Paris montre dans ses armes la *Bari* ou barque sacrée de la douce Isis adorée par les Parisiens, *Parisii* dont le nom est dérivé par syncope de *Bari-Isis*, le vaisseau symbolique de la bonne Déesse, et que le *Fluctuat nec mergitur* veut dire simplement que l'arche sacrée d'Isis peut bien flotter, mais n'être jamais submergée.

Qu'étaient au juste les *Parisii* ? Une peuplade Celtique venue des confins de la Belgique et l'emplacement sur lequel elle s'établit sur les bords de la Seine, avait été dénommé à l'origine *Lutetia Parisiorum*, la cité marécageuse des adorateurs de la Bari ou Barque d'Isis. Disons que ces Parisii étaient sinon certainement, très probablement au moins, un rameau nomade de ces Suèves dont nous parle Tacite dans ses *Mœurs des Germains* (1) et qui adoraient Isis sous la forme symbolique d'une nef ou vaisseau.

Dubreuil dans ses Antiquités de Paris, nous fournit un autre emplacement d'un temple d'Isis. D'après cet auteur, Clovis, fondateur de l'église Sainte-Geneviève, *bâtie probablement sur les ruines d'un temple d'Isis,* donna à cette église une portion des biens des prêtres d'Isis ou du territoire situé entre le mont Leucotius (aujourd'hui montagne Ste-Geneviève) et le village d'Issy altération visible d'Isis par répétition d'un S. — Le reste du territoire fut donné par Childebert à l'abbaye qui porte aujourd'hui (du temps de Dubreuil) le nom de Saint-Germain des Prés. En 1514. on voyait encore dans l'Eglise de cette abbaye, la figure d'Isis, mais le cardinal Briçonnet la brisa, par ce que le peuple l'adorait encore.

« Signum ipsum, in modum liburnæ figuratum docet advectam religionem » nous dit Dubreuil.

(1) § IX

Ce vaisseau était la *Bari* sacrée des Dieux égyptiens, mais plus particulièrement *la Barque sacrée d'Isis,* qui correspondait à l'arche des Hébreux, dans laquelle ils transportèrent, lors de leur sortie d'Egypte, leur Jéhovah, qui n'eut pas d'autre temple jusqu'au jour où leur affermissement en Palestine leur permit d'en ériger un à leur Dieu, à Jérusalem leur capitale Ils agirent en ceci, comme les émigrants Aryas qui colonisèrent l'Egypte 6.000 ou 8.000 ans au moins avant l'ère vulgaire. Ces émigrants Aryas avaient transporté par mer dans une *Bari* (ce terme a-t-il assez la couleur sanskrite), la déesse Isis jusqu'au Delta du Nil, où ils lui érigèrent le célèbre temple de Saïs, au fronton duquel on lisait la célèbre inscription :

JE SUIS TOUT CE QUI A ÉTÉ,
TOUT CE QUI EST ET TOUT CE QUI SERA,
NUL MORTEL N'A SOULEVÉ MON VOILE.

En somme, Isis est non seulement l'*Alma parens*, c'est aussi le cœur, la bonté, toute sa doctrine le démontre ; aussi il n'y a rien d'étonnant de voir cette doctrine, ce culte répandu de l'Egypte à la Gaule.

On a cru amoindrir ce beau culte en interprétant contre lui la découverte à Rome, en 1527, de la *Table Isiaque* ; il ne faut pas oublier que cette table ne retrace qu'une symbolique et des croyances de la basse époque, de la dernière époque même, alors qu'en Egypte toutes les croyances confondues pêle-mêle ne représentaient que de vulgaires superstitions. Rien, en effet, dans cette table n'y rappelle la belle religion primitive d'Isis, *La Nature Primordiale,* foulant à ses pieds apophis, le hideux serpent *Apap;* du reste, ce qui prouve bien, sans conteste, que ce monument est de la plus basse époque, c'est que, indépendamment des taureaux sacrés : Apis et Mnévis, elle porte, en outre, des simulacres de tous les animaux auxquels la superstition avait décerné les honneurs divins.

Si ce que nous venons de dire au sujet de la Table Isiaque avait besoin de confirmation auprès de certains lecteurs, nous leur mentionnerons la courte note que M. Paul Pierret consacre dans son Dictionnaire à ce monument ; voici ce qu'on peut y lire : « Ce monument n'est pas digne de la notoriété dont il jouit ; c'est un pastiche de l'art égyptien, exécuté à Rome du temps d'Hadrien, par une

personne qui ne comprenait pas la langue dont elle reproduisait assez habilement l'écriture. Sur une plaque de bronze incrustée d'argent, que soutiennent quatre lions, sont tracées trois séries de divinités rassemblées au hasard ; elles sont accompagnées de figures symboliques et d'inscriptions complètement dénuées de sens, ainsi que de cartouches royaux de pure fantaisie. Au centre du tableau, Isis, qui a donné son nom à ce monument, est représentée assise dans un Naos. »

Encore un mot et nous terminerons cette causerie sur Isis, causerie que nous avons faite bien plus longue qu'il convenait à une chronique, mais le sujet est si vaste et si intéressant !

A diverses époques, il s'est trouvé des hommes qui ont voulu rétablir le culte Isiaque ; ainsi l'élève de Proclus, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique ; le plus grand et le meilleur des empereurs romains, le philosophe Julien, peut à bon droit passer pour un précurseur du néo-culte Isiaque.

Origène aussi était un enthousiaste d'Isis, lui qui formula non la *métempsycose* des Grecs, qui n'était en définitive que le transfert, la transformation de l'âme en des coques ou écorces inférieures, mais qui formula la *métamsomatose*, c'est-à-dire la transmission, la transmigration de l'âme humaine en des corps humains, et cela successivement après chaque mort ; c'était bel et bien la réincarnation et rien autre.

Tous les fervents d'Isis ne sont pas morts ; en France, le positiviste Auguste Comte a fait de grands efforts pour rétablir le culte Isiaque ; Gilbert-Augustin Thierry, l'auteur de *Tresse blonde*, un occultiste de la première heure presque, a synthétisé dans *le Masque* le recueil des mystères Isiaques à Paris : Un artiste, un medium inconscient peut-être, Antoine de la Rochefoucauld a peint de nobles figures d'Isis et d'accord avec les néo-gnostiques, il disait Isis sœur de la Sophia et de l'Ennoia du Plérôme ; nous avons nous-mêmes fait peindre au pastel à une dame du monde, un peintre de très grand talent : *Une Isis dévoilée* ; qui est un véritable chef-d'œuvre signé du pseudoyme du peintre : LOTUS.

E. B.

---

# LA PEINE DE MORT

Dans un des derniers numéros de la *Curiosité*, en rendant compte du beau livre de Mme O. de Bézobrazow (1) nous émettions quelques idées de l'éminente directrice de la *Revue des femmes Russes et des femmes Françaises.* (2) Idées que nous partagions entièrement, aussi sommes-nous heureux de publier aujourd'hui l'article suivant de notre collaborateur Eugène de Masquard que nous nous avions depuis quelque temps déjà en portefeuille.

E. B.

La peine de mort est une de ces trop nombreuses coutumes païennes auxquelles les nations qui se disent chrétiennes auraient dû renoncer depuis longtemps, depuis toujours.

La peine de mort est un blasphème en action, parce qu'elle nie la justice divine, prend sa place et enlève au coupable le temps de se repentir, considération qui doit être d'un grand poids aux yeux des vrais chrétiens, mais qui fera sourire de pitié les athées et les matérialistes-néantistes.

A ceux-ci je dirai : La Société n'a pas le droit de punir sur un égaré, un inconscient, un dégardé, un perverti, une faute qui est la sienne.

S'il y a aujourd'hui tant de criminels, si leur nombre va toujours croissant, c'est que la société remplit mal, très mal, sa mission éducatrice et moralisatrice. C'est elle qui devrait être punie et c'est elle qui le sera, et tout le sang qu'elle aura versé inutilement ne fera qu'aggraver, à rendre plus terrible son châtiment.

Combien de pauvres diables devenus criminels qui auraient fait d'excellents sujets, si d'abord ils avaient eu à leur portée le moyen de gagner leur vie honnêtement ; ensuite si au lieu de faire enseigner dans les chaires de l'Etat un individualisme bestial (Darwinien) on leur eût enseigné la solidarité sociale (qui n'est après tout que de l'égoïsme intelligent), l'amour du prochain, la fraternité chrétienne en un mot.

Et c'est bien là, où il faut en venir.

En outre on a dit, non sans raison, que le criminel était un malade. Oui un malade mo-

(1) La femme nouvelle avec préface de Raoul de la Grasserie, docteur en droit, 11, boulevard des Italiens, agence Russe ou 4, Saint-James, à Paris-Neuilly.

(2) Abonnement France, 12 fr. par an ; administration, 4, Saint-James, à Paris-Neuilly.

ral surtout, que la société aurait dû guérir et mieux encore aurait dû conserver sain, si elle avait compris et rempli son devoir véritable.

L'échafaud, personne ne l'ignore, est la plupart du temps, grâce à une certaine presse, un piédestal qui augmente le nombre des assassins plutôt que de le diminuer.

Les nations chrétiennes doivent donc remplacer la peine de mort, qui punit un meurtre par un autre meurtre plus grand encore et sans circonstances atténuantes, parce qu'il est accompli froidement, ces nations, disons-nous, doivent remplacer la peine capitale par *la réclusion perpétuelle avec interdiction absolue de travail.*

L'incitation du piédestal disparaitrait et le coupable aurait le loisir de s'amender ; dans tous les cas, la société ne punirait pas sa propre faute, sur un de ses membres.

Les travaux forcés comme punition, c'est encore une pratique païenne que les nations chrétiennes doivent rejeter.

Le travail lorsqu'il est accompli dans des conditions normales et naturelles étant la meilleure, la plus hygiénique des distractions, doit être réservé aux seuls honnêtes gens et non aux criminels qu'on veut punir.

EUGÈNE DE MASQUARD.

## AUX SOCIALISTES

Le tribun socialiste Jaurès a prononcé aux obsèques du jeune député Sautumier, qui a eu une fin si déplorable (à 28 ans), des paroles que nous devons retenir et auxquelles les spiritualistes doivent une réponse ; voici les paroles :

« Quant à nous, ne nous arrêtons pas même « un instant, quoique sollicités que nous y « soyons, par cette tragique épreuve, à scruter « l'énigme de la vie et de la mort. Pour moi, « personnellement, je crois d'une foi profonde « que la vie humaine a un sens, que l'Uni- « vers est un tout, que toutes ses forces, tous « ses élements conspirent à une œuvre totale « et que la vie de l'homme ne peut être iso- « lée de l'infini où elle se meut, où elle tend. « Je ne pense pas, suivant la grande image « du poète Anglais, que la vie humaine soit « comme un arbre qui grandit dans la nuit et « dont le hasard et la mort, rôdeurs noctur- « nes, cueillent les fruits. Mais c'est à l'huma- « nité affranchie, à l'humanité réconciliée avec « elle-même, que nous laissons le soin d'in- « terroger l'Univers.

« Elle se complaira toute entière en ces « hauts problèmes et sans doute dans l'élan « de sa course victorieuse vers la justice ; elle « atteindra des vérités inconnues. Mais, même « devant le cercueil d'un compagnon aimé, « nous ne chercherons pas le secret profond « de la vie, tant que tous les salariés, tous les « écrasés ne pourront pas le chercher libre- « ment avec nous. Nous ne voulons pas dis- « siper en des rêves hautains et vagues sur « l'Univers et la destinée, notre énergie de « combat. »

Voici la réponse !

Ces paroles du grand tribun socialiste sont plus qu'éloquentes, elles sont profondes, car elles témoignent que le socialiste a étudié le problème de l'au-delà et que s'il n'est pas avec les spiritualistes transcendants, ce n'est que parce qu'il craint de nuire à la cause politique et sociale qu'il défend et c'est là, simplement son erreur.

Car d'après nous, le député socialiste met la charrue avant les bœufs, quand il dit, qu'il ne cherchera pas le secret profond de la vie, tant que les salariés, tous les écrasés ne pourront le chercher avec lui.

Ce qui veut dire en bon français, qu'il désire avant tout, que chacun ait à se mettre quelque chose sous la dent avant d'étudier la question de l'au-delà.

Ce qui est de toute justice.

Mais M. Jaurès est-il bien sûr que par la politique égoïste, il arrivera à faire faire des lois pour empêcher le faible d'être écrasé. Nous pensons, nous, qu'il fait fausse route absolument comme les anarchistes qui veulent obtenir par la force, par la violence, le bien-être des déshérités.

Ce qu'il faut, c'est commencer l'éducation de tous et pour cela, pour rendre les possesseurs actuels de la richesse, altruistes pour leur faire aimer leur prochain, il faut leur faire comprendre que tant qu'il y aura un pauvre déshérité, le bonheur, la sécurité même de l'humanité ne saurait être obtenus.

Et nous pensons que si M. Jaurès mettait à la noble cause de la solidarité humaine, sa verve grandi-éloquente et tout son talent d'orateur, il ferait comprendre à la classe capitaliste et exploiteuse que le bien-être de quel-

ques-uns ne saurait même être possible, tant que des malheureux meurent de faim.

Et puisque les religions n'ont pu apporter aux hommes la charité qui devraient exister dans le cœur de tous et de chacun, il n'y a que la philosophie qui pourra remplacer les religions et faire pénétrer l'altruisme dans l'âme humaine et démontrer que tous les humains, étant frères, ils sont tous solidaires, et que ce n'est que par la solidarité que l'humanité pourra atteindre ce progrès pour laquelle elle a été créée.

Voilà la belle thèse que nous voudrions voir soutenir par Jaurès; si des hommes de sa valeur mettaient leur talent et leur belle éloquence à soutenir cette belle cause, certainement, ils la feraient triompher et dès lors il n'y aurait plus de déshérités parce que les favorisés de la fortune donneraient tout leur superflu pour enrayer la misère, et s'ils n'agissaient pas ainsi par charité, par amour de leur prochain, ils le feraient par égoïsme, pour l'avancement de leur karma, pour le plus grand profit de la collectivité, puisqu'ils seraient intimement convaincus que le bien qu'ils feraient, ils le feraient à eux-mêmes. Voilà les idées que le spiritualisme peut seule répandre, c'est pourquoi tous les cœurs dévoués à notre humanité, toutes les âmes généreuses devraient répandre la spiritualité à l'exclusion même des religions qui jusqu'à ce jour n'ont fait qu'engendrer des guerres incessantes, parce que les religions ne sont en somme que des partis, des sectes et des coteries.

E. B.

## A PROPOS DU ZOHAR

Quelques lecteurs nous ont écrit, il y a déjà longtemps, pour nous dire que ne comprenant presque rien au Zohar, ils seraient heureux de nous voir donner dans la *Curiosité* quelques explications pouvant faciliter la lecture et l'intelligence de cet antique monument.

Ce n'est pas quelques explications qu'il faudrait donner, mais de longs commentaires et parfois fort arides.

Aussi, pour satisfaire le desiratum ci-dessus exprimé et ne pas donner des matières qui seraient peu appréciées par la majorité de nos lecteurs, nous nous bornerons à fournir ici, des renseignements généraux qui permettront aux personnes peu avancées en Kahbalah de pénétrer le sens caché du Zohar (1). Quand nous disons le sens caché, il faut entendre seulement une partie plus ou moins considérable du sens caché, car il faudrait un volume beaucoup plus fort que le *Zohar* même pour le commenter et l'expliquer entièrement. — Ceci dit, nous conseillons aux lecteurs qui veulent étudier l'ésotérisme hébraïque de lire :

1° *La Kabbale,* d'Adolphe Franck ;

2° *La Langue hébraïque restituée,* de Fabre d'Olivet.

3° *Le Royaume de Dieu*, d'Albert Jhouney.

Ce dernier ouvrage contient dans 85 pages toute la substance de la Kabbalah, c'est de la quintessence théologique et dogmatique de la philosophie des Hébreux, en un mot, la clef du *Zohar*. Mais encore faut-il savoir se servir de cette clef ; car un enfant ignorant peut bien tenir en main la clef d'une serrure, mais ce n'est pas une raison pour qu'il puisse ouvrir la serrure avec ladite clef.

*Le Royaume de Dieu* est divisé en dix chapitres, qui correspondent chacun à l'une des Séphiroth. Or, nos lecteurs n'ignorent pas qu'on groupe les neuf premières Séphiroth en trois ternaires superposés qui représentent la Trinité : Père, Fils et Esprit ; c'est pour cela que M. Jhouney a divisé son livre en trois parties principales, composées chacune de trois divisions, total neuf chapitres plus un dernier formant épilogue qui correspond à la dernière Séphirath : *Malkuth*, qui reflète les neuf Séphiroth supérieures.

Chacune des grandes divisions correspondent aux trois mondes : le monde divin, le monde intellectuel et le monde naturel ; puis nous dit M. Jhouney : « Les neuf premières Sephiroth se partagent en trois Triades..... la première, celle du monde divin, comprend les attributs métaphysiques, la deuxième, celle du monde intellectuel, comprend les attributs moraux ; la troisième, enfin, celle du monde naturel, comprend les attributs générateurs.

Dans ce beau livre, M. Jhouney témoigne de qualités hors de pair et quand on a lu son œuvre, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de la profondeur des pensées ou du poétique lyrisme de l'auteur qui charme et

(1) Une bonne traduction française du Zohar a été faite par M. Henri Chateau. Un volume in-8°, Paris Chamuel, Editeur à Paris.

captive depuis le commencement jusqu'à la fin de son œuvre.

Nous ne saurions, sans donner de trop longs développements à cette note, entrer dans des détails particuliers, il faudrait tout citer, mais pour faire goûter au lecteur un peu de la saveur du *Royaume de Dieu*, nous donnerons ici la *Prière Messianique* :

1. *Notre Père qui êtes descendu sur la terre parmi nous ;*

2. *Votre nom est Saint et glorieux dans toutes les âmes.*

3. *Votre règne est arrivé.*

4. *Votre volonté est faite sur la Terre comme au Ciel.*

5. *Donnez-nous pour l'éternité, la vie et la vérité éternelles.*

6. *Dans toute la lumière de l'Initiation, nous ne sommes devant vous qu'obscurité.*

7. *Pardonnez-nous notre faiblesse et nos offenses. Nous avons pardonné à nos ennemis.*

8. *Mais n'êtes-vous pas l'infini pardon ?*

9. *Ce qui nous éloigne de vous, n'est pas votre justice, mais votre pureté.*

10. *Défendez-nous contre la tentation. Elle devient plus profonde, quand l'homme s'élève.*

11. *Donnez-nous la force de vaincre le mal par vous.*

12. *Chargez-nous des misères de nos frères et donnez-leur notre récompense. Hosannah !*

Quelle belle oraison dominicale !

Pour nous résumer, disons que le *Royaume de Dieu* est un des livres qui se rattachent au grand courant de l'Esotérisme Judéo-chrétien, qu'il est non seulement un guide sûr et initiatique, mais encore une véritable clef pour le *Zohar*, clef d'autant plus précieuse que l'enseignement donné par ce livre relève de la méthode orientale, c'est-à-dire qu'il apprend sans commentaires, ni explications, par simples formules données *en professo*. (1)

E. B.

## EXTRAIT D'UN BON DISCOURS

M. Raiberti, député de Nice, a prononcé, il y a un an (le samedi 4 Janvier), un discours très spiritualiste devant la tombe du général Daudel, nous détachons de ce discours le remarquable passage suivant que ne désavoueraient pas les spirites les plus avancés :

« La terre où vous serez couché est la plus belle où puisse s'endormir un soldat : car c'est la terre même du seuil de la patrie et, avant d'être l'asile d'un champ de repos, elle était l'assise d'une forteresse.

« Vous y monterez avec Eberlé, avec Championnet la faction sacrée de la frontière, dans la rigide attitude sous laquelle les morts comme vous continuent, au-delà de la tombe, à servir leur pays.

« Vous y serez couché à côté de celui dont le grand souffle de tribun ranima la défense nationale expirante, releva les cœurs abattus et les rua dans un suprême élan contre l'envahisseur. L'âme de votre épée et l'âme de sa parole étaient faites de ce qu'il y a de plus pur, de plus grand et de meilleur dans le génie national. Vous dormirez côte à côte et la nuit, dans le silence des cieux étoilés, à l'heure où les morts se parlent, vous pourrez vous entretenir de cette France que tous les deux vous avez tant aimée ; — le matin, au soleil levant, si vos yeux, où le feu des prunelles est à jamais éteint, peuvent voir encore, vous pourrez regarder ensemble étinceler la nappe bleue de cette mer qui porte les vaisseaux de cette marine dont les officiers et les soldats furent vos compagnons d'héroïsme au siège de Paris ; s'éveiller dans un rayonnement de lumière, la ville où vous avez commandé, où vous avez voulu mourir, que vous aimiez d'un amour filial, que votre sang avait contribué à rendre à la France et au loin se dorer la ligne blanche des Alpes, avec les créneaux de ses cimes, entre lesquels vous verrez luire la baïonnette de nos sentinelles alpines et la bouche d'acier des canons de nos forts ; — et le soir, quand par delà l'azur des flots, en face de la neige éblouissante des montagnes, la fin d'un beau jour allumera la pourpre des couchants, vous pourrez croire tous les deux que vous rêvez, ensevelis dans les plis d'un drapeau tricolore, aux justes réparations que l'avenir réserve aux nations qui ont pour les servir, Général, d'admirables serviteurs tels que vous ».

Après ce discours spiritualiste, la foule vivement impressionnée s'est retirée très pensive et s'est écoulée lentement.

E. B.

## A PROPOS DE JÉSUS

A propos du livre de Strada, *Jésus et l'ère de la Science*, notre ami A. Jounet se livre à une véritable discussion théologique pour réfuter le livre de son ami Strada. Il y a plus d'un an, un de nos collaborateurs nous avait démandé d'écrire une étude sur l'œuvre de Strada ; nous avions d'autant mieux accepté ce travail que cette étude faite par un écrivain distingué ne pouvait que présenter un puissant intérêt ; au lieu de cette étude, notre collaborateur nous adressa un fort bel article bibliographique sur le livre de *Jésus*, de Strada, mais ou le Grand Initié que nous consi-

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudront consulter la *Kabbale*, de Franck, devront se procurer la 2e édition in-8°, Paris, Hachette, 1889.

dérons comme le Protecteur de notre Planète était absolument malmené, si non vilipendé.

Comme nous laissons toute liberté à nos rédacteurs, nous écrivîmes à ce collaborateur :

« Mon cher collaborateur, votre article est tout à fait en contradiction avec les idées développées dans le journal, cependant je l'insererai volontiers, mais à la condition que je donnerai en tête, quelques lignes pour dégager ma responsabilité, car je ne puis insérer sans protestation un article tout à fait contraire à la Doctrine que j'ai toujours professée sur Jésus. »

Mon collaborateur m'écrivit tout simplement de lui retourner son article et que bien souvent on est clérical sans même s'en douter. Je suis paraît-il *clérical*... sans le savoir... Ceci je l'affirme hautement, si je suis clérical c'est bien sans le savoir ou que le diable m'emporte ! Inutile d'ajouter que cela n'a troublé en rien nos bons rapports, puisque notre collaborateur nous fournit toujours d'excellents articles.

Je reviens à la soi-disant réfutation de Jounet; qui commence par dire : Strada écrit : « (page 112) il (le Dieu de Jésus) a l'enfer éternel pour plus des quatorze quinzièmes de l'humanité. »

Ni Jésus ni l'Eglise, riposte Jounet, n'enseignent rien de tel.

Jésus a dit : « (Saint-Jean, XII, 32) et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. »

Et encore : « (Saint-Jean III, 17), car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. »

Strada m'objectera les passages de l'Evangile concernant le petit nombre des Elus.

Mais les Elus sont la fleur des sauvés, leur élite, ce sont les saints comme le reconnaissent les exégètes et les théologiens.

Il peut donc y avoir un petit nombre d'Elus, de Saints et une très grande multitude, un nombre illimité de sauvés.

Et comment serait-il possible, Dieu ayant envoyé son Fils dans le monde, avec l'intention de sauver le monde, que les quatorze quinzièmes de l'humanité soient précipités dans l'Enfer éternel ?

L'intention de Dieu ne serait guère accomplie !

Admettrons-nous que Dieu veuille nous sauver et ne le puisse pas ?

Son amour manquerait donc de puissance ?

Mais alors Dieu ne serait plus Dieu.

L'amour humain peut manquer de puissance, mais non l'amour divin.

Ainsi Jésus nous révélant que Dieu l'a envoyé pour sauver le monde, il est absurde, impossible et en contradiction avec Jésus de soutenir que le Dieu de Jésus précipite dans l'Enfer, plus des quatorze quinzièmes de l'Humanité.

Lorsqu'il a écrit son accusation, Strada avait négligé de méditer les textes de Saint-Jean que je lui rappelle. »

Dans tout ce qui précède, Albert Jounet a parfaitement raison, mais Strada n'a pas tort, c'est l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine qui a tous les torts, quand elle dit et érige en dogme : **Hors de l'Eglise, pas de salut !**

Ce qui donne parfaitement raison à Strada, car avec une pareille formule, il est bien évident que les quatorze quinzièmes de l'humanité seraient damnés.

Heureusement pour Jounet qu'il est autrement libéral que le catholique *pur sang* ; aussi espérons-nous qu'il reviendra parmi nous libre-penseurs spiritualistes qui déclarons bonnes toutes les religions qui professent la charité et qui s'efforcent de conduire l'humanité vers le progrès et la justice.

Les lignes qui précèdent étaient écrites, quand nous avons reçu d'un de nos amis les lignes suivantes qui prouvent que la question de Jésus a été, est et sera toujours intéressante.

« Or, je vois, dit notre correspondant et ami, que beaucoup de personnes, Mme Blavatsky en tête, considèrent ce personnage comme un mythe, comme un être inventé et créé par l'imagination et la foi populaires ; de sorte que son existence serait de même nature que celle de la Sainte-Vierge de Notre-Dame-de-Lourdes, etc., etc., une entité réelle sans doute, mais créée de toute pièce par la magie toute pure. H. P. Blavatsky ne nie pas que Jésus n'ait existé, mais ce n'est pas le Jésus des Evangiles, il serait simplement un maître, comme il en existe encore et comme il en a existé toujours, qui ne vivait d'abord pas à l'époque indiquée, serait mort bien après 33 ans, qu'on n'a pas crucifié par la bonne raison qu'on ne crucifiait pas de ce temps-là, mais qu'on pendait.

C'est *un épisode à Jérusalem sous Jésus*,

annoncé par le dernier numéro de la *Curiosité* qui m'engage à ne pas différer davantage de vous demander sur Jésus-Christ le sentiment exact de M. A. B.

Notre collaborateur M. A. B. est actuellement très occupé, mais nous ne doutons pas que le maître qui le fait écrire, répondra certainement aux demandes de notre ami, s'il juge utile et nécessaire la réponse.

Disons en attendant que nous commencerons bientôt la ravissante nouvelle ci-dessus annoncée.

E. B.

## LES TALISMANS

Dernièrement, nous nous trouvions dans le salon d'une grande dame à Nice ; elle nous posa, au milieu d'un petit cerle où je causais, cette question : Croyez-vous à la puissance des talismans ?

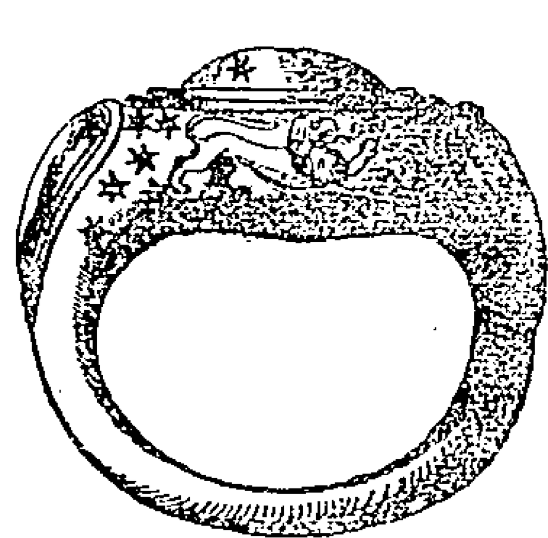
— Certainement, madame, mais il y a talisman et talisman, de même qu'il y a chanteuse et chanteuse, la dame est douée d'une superbe voix de soprano.

— Allons donc, répondit-elle, mais alors à quoi reconnaît-on et à qui s'adresser pour avoir *un bon talisman* ?

Dans un des prochains numéros d'un journal que vous aimez beaucoup, paraît-il, il sera répondu à votre question qui ne saurait être traitée dans le brillant milieu qui nous environne.

Voilà pourquoi, nous allons dire ici quelques mots des talismans.





Ce sont des objets quelconques consacrés par certaines cérémonies et qui portés par une personne, la protège dans une certaine mesure de malheurs, d'accidents, de désagréments de toutes sortes. Les talismans mêmes peuvent porter bonheur aux personnes, dans des entreprises diverses.

D'après ce qui précède, on comprend combien peut être variée la forme de ces objets.

Ajoutons que les talismans n'ont une valeur véritable, *une vertu*, qu'autant que celui qui les porte a foi à ce pouvoir ; ainsi tout réside dans l'intention.

Aussi l'un des plus puissants talismans c'est la bague, parce qu'elle se charge du fluide vital de la personne qui la porte. Nos figures, montrent dans deux projections différentes une bague astrologique de l'époque Romano-égyptienne.

E. B.

## LA DENTELLIÈRE DU PUY

*(Suite)*

### II

Olympe Roussel était née à Belle-Mine, dans une petite maison dont ses parents avaient acheté le rez-de-chaussée, tandis que le premier étage avait pour propriétaire, une lingère.

Dans quelques localités, les gens peu aisés se partagent ainsi les maisons ; cela avait lieu surtout dans le passé.

Le père d'Olympe, Pierre Roussel, était jardinier, à l'année, dans une ferme des environs de Belle-Mine, assez proche de la petite ville pour que Roussel put revenir chaque soir dans le pauvre logis qui abritait sa famille. Le ménage se composait de Jeanne sa femme et de deux fillettes, Olympe et Maria ; celle-ci plus jeune de cinq ans que son aînée. Pierre Roussel était fils d'un maître d'école du Puy ; il savait non seulement lire et écrire, mais il avait reçu encore des rudiments d'instruction, parce que son père voulait le diriger vers l'enseignement, car il trouvait à son fils des dispositions pour l'étude. Malheureusement pour lui, Roussel perdit son père fort jeune encore et sa mère s'étant remariée à un cultivateur, la destinée de Pierre fût enrayée. Il travailla la terre sous les ordres de son beau-père et il apprit ainsi l'état de jardinier.

La famille de Pierre étant venue se fixer à Belle-Mine, celui-ci y épousa, par amour, la mère de ses enfants. C'était une jolie paysanne gourmande et paresseuse qui fût toujours pour Pierre Roussel un sujet d'ennui, car sa femme ne sut jamais satisfaire ses aspirations d'ordre et de propreté qui sont le luxe des pauvres ménages.

Roussel tenait par dessus tout à ce que les voisins le crussent plus fortuné qu'il ne l'était réellement : c'était sa manie, sa marotte

même; aussi avait-il après beaucoup de peines, dressé sa femme à partager sa vaniteuse préoccupation à agir constamment de façon à cacher la gêne du ménage. Ainsi dans leur intérieur,les femmes étaient vêtues de haillons misérables, de chaussures percées ou de mauvais sabots ; mais sortaient-elles pour la plus petite course, elles revêtaient un costume presque cossu !

Le dimanche, Pierre accompagnait ses petites filles à la grand'messe, bien peignées et pommadées et mises fort proprement pour leur position ; quant à lui, il cherchait à copier la tenue du maître d'école, ce que la destinée lui aurait dû permettre de devenir !

Souvent, la famille restait des mois entiers sans manger de la viande et comme dans les petites villes, l'on connaît généralement ce qui se passe chez les voisins et que ceux-ci ne rencontraient guère Mme Roussel chez les quatre ou cinq bouchers de la ville, Jeanne, sur le conseil de son mari, disait parfois que trouvant chère et de seconde qualité la viande à Belle-Mine, ils mangeaient de préférence de la volaille qu'elle élevait dans la sombre courrette attenante à son rez-de-chaussée ; tandis qu'à la vérité Pierre emportait secrètement les volailles mortes et plumées à la ferme où il jardinait, et la fermière les allait vendre avec les siennes au Puy de préférence à Belle-Mine, qui contenait moins de riches acheteurs et d'hôtelleries.

Olympe grandit dans ce milieu vaniteux à l'excès, elle avait le caractère et le tempérament de son père, aussi à peine âgée de dix ans, sachant déjà bien lire et écrire, elle se mit en tête de devenir riche pour satisfaire sa vanité. Et tout d'abord, elle apprit à coudre pour raccommoder, avec plus d'habilité que sa mère, les vêtements usés ; puis elle apprit à faire de la dentelle et devint à 15 ans, une très habile ouvrière. Le père adorait sa fille aînée qui était son vivant portrait ; il lui donna quelques livres de classe qui lui venait de la Bibliothèque du maître d'école, et le dimanche entre l'heure des offices auxquels assistait régulièrement la famille, Olympe se bourrait la cervelle pêle-mêle de géographie, d'histoire, de calcul, etc. ; bien qu'intelligente, son esprit n'était pas porté vers ces matières, il était positif et poursuivait un unique but : devenir sinon riche, du mois aisée, se marier avec un homme âgé ou malade pour faire un bon coup et avoir ainsi n'importe comment, une jolie maison toute à elle, des meubles en noyer reluisants de propreté, des armoires pleines de linge qu'elle aurait soin d'ouvrir, à tout propos, devant les voisins qui la viendraient voir. Elle se réjouissait d'avance dans son rêve ambitieux du dépit, de l'envie de ceux-ci, en voyant la petite dentellière,la fille au jardinier Roussel, si confortablement installée chez elle, quant à l'amour qu'elle pourrait avoir pour le mari lui apportant ce bien-être, elle, n'y songeait même pas !

Olympe ne faisait part à personne de ses rêves, car elle n'associait ni sa mère ni sa sœur à ses châteaux en Espagne !

Quant à son père, comme à ses yeux il était supérieur à sa destinée, il lui faisait honneur ; aussi se proposait-elle de le prendre chez elle, une fois mariée.

Maria avait 11 ans, quand Olympe entrait dans sa seizième année. C'était une très jolie enfant, rose et blanche, avec une chevelure châtain, très frisottante, encadrant l'ovale d'un visage mutin, aux yeux gris, à la bouche large, mais toujours souriante.

Maria avait le nez court et retroussé de sa mère, à qui elle ressemblait extrêmement au physique comme au moral ! Par le fait,Olympe était mieux que sa cadette, mais sa physionomie sérieuse n'était pas aussi avenante que celle de Maria qui plaisait à tout le monde et qui se sachant jolie commença de bonne heure à devenir coquette.

La fillette voulut être modiste, faire des chapeaux, avoir à faire aux dames riches. Elle entra en apprentissage chez la première faiseuse de modes de la ville ; plus tard, celle-ci devait confier Maria à sa sœur, grande modiste de Clermont-Ferrand.

De très bonne heure, Olympe devint jalouse de sa sœur, elle lui enviait cet air câlin qui lui attirait tant de compliments et qu'elle se sentait impuissante ou plutôt incapable d'imiter ; aussi plus que jamais, la dentellière se promettait-elle d'éclipser un jour Maria, d'une façon quelconque. Olympe ne donnait à sa famille que la moitié de son gain et comme au début de son travail remunérateur, sa mère et jusqu'à sa sœur réclamaient son gain tout entier, Olympe se révolta et menaça de moins travailler jusqu'à sa majorité, et qu'alors elle saurait ce qu'elle aurait à faire.

Devant cette énergique menace, la famille céda et avec la moitié du salaire qu'on lui laissait la jeune fille se vêtit presque avec élégan-

ce, aussi fût-elle remarquée et courtisée même très jeune encore, par des jeunes gens de sa condition et même un peu au-dessus, mais Olympe froide de tempérament et calculatrice, ayant sans cesse devant l'esprit ses projets ambitieux, restait insensible à toute les avances, ce qui lui en attira encore davantage.

Dans la ville, on la citait pour sa réserve, sa piété et sa conduite irréprochable. Plusieurs bourgeoises lui commandaient de l'ouvrage et lorsqu'elle apportait son travail, ces dames la complimentaient et l'invitaient aussi à s'asseoir dans leur salon. Il arriva même souvent, qu'Olympe fut priée de venir passer des journées entières chez ces dames pour leur donner à elles-mêmes ou à leurs filles des leçons de dentelle, et comme la jeune ouvrière, fort aimable, avait de bonnes manières, plusieurs fois elle fut invitée à la table des bourgeois, ce dont elle ressentait une extrême joie, dont la rouée ne faisait rien paraître.

Qu'elle est modeste et gentille, cette petite Roussel, disait-on, vraiment, elle est bien au-dessus de sa position; peu d'ouvrières sauraient, comme elle, se conduire en société, etc.

Dans ses rapports avec les riches, ainsi qu'elle appelait les Bourgeoises, Olympe observait toutes leurs manières d'être, pour savoir les imiter plus tard, lorsque le mari rêvé, lui en donnerait les moyens; mais à chaque visite dans ces milieux, pour elle fortunés, son cœur comme une véritable éponge s'imbibait d'envie !

Quand serait-elle enfin semblable à ses femmes et dans leur position ! Ces femmes, qui en somme ne valaient pas plus qu'elle, si non parce qu'elles étaient nées dans la Bourgeoisie ou dans l'industrie.....

Et pourquoi Dieu ne lui avait-il pas donné une destinée semblable.....

C'était parfaitement injuste ! Aussi que ne ferait-elle pas pour atteindre son but : ne plus faire partie du peuple, de la classe laborieuse et pauvre ! !

Alors, la pauvreté apparaissait à la dentellière plus horrible que le mal, sous n'importe quelle forme terrestre !

Pierre Roussel mourut, assez subitement d'un chaud et froid, on était en octobre, et par économie le pauvre logement n'était pas chauffé, tandis que le peu d'argent dont disposait la famille était employé à acheter d'occasion une belle armoire à linge qui devait toujours rester vide !...

Le père mort, un désarroi complet règna dans la maison, Olympe dut forcément abandonner tout le fruit de son constant labeur pour faire vivre le pauvre ménage : sa mère indolente et sa jeune sœur qui commençait à peine à gagner quelques sous n'auraient pu y suffire. Ce furent des récriminations et des querelles sans fin entre ces trois femmes se jalousant, s'enviant entre elles et ne faisant trêve à leurs disputes qu'en supputant avec envie les bénéfices, les joies de leurs voisins, à qui mère et filles cachaient soigneusement leur détresse personnelle. — Tu devrais épouser Tirail le forgeron, qui a une bonne clientèle et un mobilier convenable, du linge, car sa femme qui est morte l'an passé avait *de quoi* et lui a tout laissé par héritage, dit un jour Jeanne Roussel à Olympe, il t'aime, il le dit à tous les voisins afin qu'ils te le répètent, car il n'ose pas te le dire à toi-même. Cela te permettrait une fois mariée de nous venir en aide.... et puis si tu n'étais plus à la maison, moi qui ne sait pas faire grand'chose, je me remarierai pour avoir un homme qui me gagnerait mon pain.....

Olympe regarda froidement sa mère :

— Que cela ne vous gêne point de vous remarier quand vous voudrez; si je suis ici de trop, j'en sortirai avec votre permission et je trouverai bien à me suffire à moi-même avec mon travail. — Quant à épouser Térail, merci, je ne me sens pas faite pour lui... et si j'ai de moi-même une trop bonne opinion, espérant trouver *mieux à mon pied*, eh bien ! je resterai vieille fille; il n'y a pas de honte à cela, surtout lorsque tout le monde dans le pays sait que les partis ne m'ont pas manqué !...

Olympe a raison, s'écria Maria, à qui son ambition personnelle faisait redouter d'avoir pour beau-frère un forgeron, je suis de son avis, il vaut mieux rester fille toute sa vie que de ne pas s'élèver par le mariage.

Puis d'une voix légèrement moqueuse :

— Toi, mère, si tu trouves quelqu'un qui te nourrisse sans que tu sois obligée de travailler hors de la maison, fais à ta guise. Je crois que c'est le vieux Jacques, le garde-champêtre, qui voudrait que tu devins sa ménagère; on dit qu'il a quelques économies; tu feras bien de l'épouser, mais il faut qu'il achète en ton nom le premier de notre maison, la lingère veut, paraît-il, le vendre, j'ai entendu qu'elle en parlait bas à notre voisin Paternot. Si nous

avons le premier étage, Olympe et moi aurions notre chambre, cela nous ferait honneur et nous pourrions enfin dire : « Notre maison ! ».

La veuve Roussel, ayant si facilement obtenu l'approbation de ses filles pour son mariage avec le vieux garde-champêtre, qui l'avait courtisée avant qu'elle fût Mme Roussel, fut très joyeuse et sans tarder elle fit venir Jacques, lui mettant le marché en main, tout en lui faisant ingurgiter plusieurs verres d'un excellent vin chaud et généreux, amabilité à laquelle le garde était toujours sensible. Aussi à moitié gris, Jacques voyant avec les yeux d'autrefois, son ancienne amoureuse, consentit sans peine à acheter pour elle le premier étage tant désiré.

M. A. B.

*(A suivre.)*

## COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Nous donnons ci-dessous une communication médianimique qui renferme des données curieuses sur la vie de l'au-delà.

La personnalité qui se communique est un ancien Président de Cour que nous avons connu, il s'était retiré à Tours, après avoir pris sa retraite.

La communication a été obtenue au milieu d'un cercle de cinq à six personnes amies, parmi lesquelles se trouvait sa veuve.

E. B.

L'usage de mes sens fluidiques ne m'est pas encore très familier ; particulièrement, quand je veux m'en servir pour me communiquer matériellement.

Comme médium, vous m'aidez beaucoup, car vous traduisez en paroles mes sentiments. C'est une grande différence, plus grande que je ne le pensais, que l'existence dans le milieu non terrestre, car je n'ai point changé de forme à ce qu'il me semble du moins ; j'ai, toutefois, repris la force vitale (1) que je comparerai à celle que j'avais à 45 ans environ (2). Je vois que ce n'est là qu'un stage, que je me dépouillerai de nouveau dans un temps donné (3). Mais n'anticipons pas, j'effrayerais ma compagne ; là-dessus les désincarnés devraient être sobres d'explications, soit qu'ils ignorent la vérité de leur état, soit qu'ils craignent de l'altérer par des explications impossibles à donner sans interprétations enfantines.— Croyez que vous êtes certainement dans la réalité en affirmant que nous sommes hommes ou femmes, comme de l'autre côté du rideau (1), ainsi que vous le disiez vous-même.

Cet état n'est que transitoire, vous le savez aussi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que pendant une durée considérable, les trois quarts des trépassés continuent une vie analogue à celle ébauchée par eux sur la terre. Cela est bien fâcheux à tous les points de vue, fâcheux pour l'homme matériel aussi bien que pour l'homme fluidique, car l'un et l'autre doivent toujours marcher vers le progrès (et le progrès n'ayant lieu que par modification et changement), rester dans le même état, c'est perdre son temps, c'est se diminuer, s'appauvrir.

Quand on a porté pendant sa vie les regards de l'âme vers les destinées futures, que l'on s'est préparé à accepter tout changement dans la manière d'exister, sans pour cela abandonner la vie, on se trouve sans secousse, sans appréhension, au réveil en ce monde nouveau, comme l'est, l'enfant nouveau-né dans le milieu terrestre ; on éprouve une sensation que je comparerai à l'étonnement d'un rêve. — Quoi, dit-on, c'est donc fait ? Comme les êtres aimés vous entourent, ce n'est point un songe. Je suis las et brisé ! Suis-je encore habitant de la Terre ? Non mon ami, non mon frère, non mon père chéri, tu as quitté ta dépouille et tu es parmi nous. C'est grande fête pour ceux qui t'aiment, mais repose-toi. Qu'un sommeil d'une nature plus reposante que celui de la vie terrestre te verse le repos nécessaire au développement de tes facultés spirituelles, au détachement des derniers liens astraux qui te retiennent à ta prison terrestre.

Je m'endormis rêvant d'une guérison complète. — A présent, je gagne tous les jours en forces, après ce sommeil réparateur.

Pour vous faire plaisir, je vous dirai quelques mots de ma situation, en m'efforçant de me rapprocher le plus possible de la vérité qui peut vous être compréhensible.

J'habite un lieu découvert, sur une hauteur, si je disais comme sur un observatoire, peut-être que vous comprendriez mieux ; là, mon fils et des amis dévoués appartenant à ma

(1) C'est plutôt *énergie vitale* qu'il faudrait dire.

(2) L'entité qui se communique est morte âgée de 81 ans.

(3) Ce qui corrobore la seconde mort des Kabbalistes.

(1) Le medium appelait la vie de l'au-delà, l'au-delà de la scène du monde, l'autre côté du rideau.

race (1) depuis longtemps exempts de réincarnations (ou ne s'y soumettant qu'à de très longs intervalles) m'obligent par raisonnement à des études préliminaires pour ma sauvegarde astrale, études qui me permettront plus tard des excursions dans un domaine plus élevé de la spiritualité.

Voilà à peu près, sur ma situation, ce qu'il est raisonnable que je vous indique.

D. — Vous avez donc, outre votre fils, retrouvé des amis et des parents ?

R. — Oui, j'ai vu mes chers disparus, je me suis entretenu avec eux dans un langage d'une rapidité inouïe ; mais ne pensez pas que l'on puisse rester face à face entre des êtres fluidiques n'étant pas de la même catégorie. L'attraction provenant des sentiments terrestres affectueux nous rapprochent dans un élan, mais les différences dans nos états spirituels nous séparent malgré nous. J'espère plus tard vous apporter quelques bribes de vérité sur notre mode de vie ; mais, je vous le déclare, je serai obligé de déformer en quelque sorte les images parlantes que je vous apporterai. Cela tient à la grossièreté de vos sens matériels qui déforment la vérité que reçoit votre intellect ; et, d'ailleurs, si vous pouviez juger de la vie d'outre-tombe, telle qu'elle est pour l'être vertueux et intègre, vous auriez beaucoup de peine à subir l'esclavage du corps.

*(Et ici s'adressant à sa veuve)* il lui dit : « Ma bonne amie, tout ce que je voudrais te dire, tu le sens, car je te le dis et tu l'entends sans t'en douter. — Que veulent dire les mots de tendresse ? Exprimer une sensation, n'est-ce pas ? Hé bien, n'est-il pas préférable d'éprouver la sensation elle-même ! C'est ce que je m'efforce de te faire ressentir (l'action spirituellement aimante.)

M. A. B.

(1) Il faut entendre ici ce terme dans le sens de famille spirituelle.

## REVUES

Bien souvent, nos lecteurs nous ont demandé quelle Revue générale nous leur conseillerions de lire. Nous étions fort embarassé au milieu des nombreuses revues qui se publient et qui toutes, il faut le dire, sont fort bien faites; car dans notre pays, la Revue ne suit pas les funestes errements du journal, surtout du journal quotidien, qui devient de plus en plus potinier, cancanier, quant il n'est pas, par dessus le marché, *Pornographique*.

Après avoir lu et étudié toutes les Revues qui se publient en France, nous croyons enfin pouvoir dire à nos lecteurs ceci : la Revue la mieux faite, la plus artistique, la plus *select*, le plus dans le mouvement et la meilleur marché est sans contredit *le Monde Moderne,* revue mensuelle illustré, édité par le célèbre artiste de livres, qui à nom Quantin. (1)

Nous avons sous les yeux, les derniers numéros de l'année, ceux de novembre et de décembre et l'on peut bien dire qu'il est impossible de produire rien d'aussi complet, d'aussi artistique pour un prix si minime ; c'est bien là, une Encyclopédie vivante de notre monde moderne, si agitée, si fébrile, si pressé de vivre et qui cependant veut être au courant de tout. — Il n'est pas possible de détailler par le menu ce que renferme cette revue, il nous suffira de dire qu'elle touche à tout et cela excellemment. Il n'y a que deux choses qui sont absolument bannies du *Monde Moderne,* les discussions politiques et religieuses.

Quant aux convenances, elles y sont observées avec scrupule, aussi cette Revue peut être laissée, sans inconvénients, entre les mains des jeunes filles. Enfin les lettres, les sciences et les arts sont l'objet d'études toutes spéciales; les monographies remarquables nous font connaître dans chaque numéro, des monuments, des institutions, des établissements, des pays, des contrées, etc., etc.

Aussi, nous ne saurions terminer cette courte notice, sans dire que *le Monde Moderne est dans sa forme absolument nouveau et unique en France* et c'est pourquoi nous le recommandons à nos lecteurs.

Les illustrations seules (1,500 par an environ) représentent dix fois le prix de la Revue.

*L'Echo du Merveilleux.* — Nous sommes heureux d'annoncer un nouveau confrère qui sera, nous n'en doutons pas, des plus utiles à la cause spiritualiste ; son directeur, M. Gaston Méry, nous est un sûr garant de notre pronostic.

Le premier numéro de l'*Echo du Merveilleux,* qui ne nous est arrivé qu'au moment même où nous paraissions, est très curieux

(1) On s'abonne à Paris : 5, rue Saint-Benoit, Paris, 18 fr. — Départements, 20 fr. — Union postale : 22 francs.

et des plus intéressants et justifie parfaitement son titre; il est très mouvementé, très varié, et sera sûrement accueilli avec bienveillance par le public. Outre les articles de Gaston Mery, on y trouvera une chronique fort curieuse de M. Georges Malet : « Reportages dans un fauteuil », et une interview du docteur Grenier sur les manifestations de l'au-delà, par Eugène Cravoisier.

Ajoutez à cela un article très suggestif sur le spiritisme, signé *Amo*, un long récit des dernières apparitions de Tilly, une lettre piquante sur le « futur roi », etc., etc.

Comme on le voit par ce sommaire, *l'Echo* ne sera pas un journal technique d'Occultisme, de Théosophie ou de Psychisme, il sera l'échotier de tout cela, ce qui lui assurera certainement un grand nombre de lecteurs. Nous espérons que tous nos confrères feront le meilleur accueil au nouveau-né ; ils comprendront comme nous, que c'est une bonne fortune pour la cause que nous défendons depuis trente ans, d'avoir un organe qui certainement sera dix fois plus répandu que nos revues techniques. *L'Echo du Merveilleux*, ouvrira certainement une large voie à nos idées ; c'est pourquoi nous lui souhaitons la bienvenue et longue prospérité.

Les bureaux de l'*Echo du Merveilleux* sont situés : 21, boulevard de Clichy. L'abonnement est de 10 fr. pour la France et 12 fr. pour l'Etranger.

*Revue des femmes russes et françaises*, sommaire du n° du 1er février :

Fénimisme et féministes français et russes. — O. de Bézobrazow. Le féminisme au point de vue sociologique par divers. — L'Emancipée. — Les instincts de nos fils et de nos filles. — Le coup de la Loi. — Des habitudes sociales anti-féministes. — Les femmes vis-à-vis des hommes. — A travers le féminisme. — Chronique théâtrale. — Bibliographie.

*La Coopération des Idées.* — Il y a longtemps que nous voulions parler de cette Revue de Sociologie positive qui a paru, il y a un an environ. Elle a un fort beau programme et elle pose à ses lecteurs des questions auxquelles ils sont libres de répondre. Une des questions les plus intéressantes est à coup sûr celle-ci : *Quel sera l'idéal de demain ?* Que M. Deherme, directeur de la Revue, décompose en cinq demandes :

1° *Un idéal nouveau est-il en voie d'élaboration ?*

2° *Quelle sera sa formule ? Sera-t-elle mystique ou positive ?*

3° *Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux ?*

4° *Modifiera-t-il l'ordre social ? — Si oui, dans quel sens ?*

5° *Dans quelles mesures contribueront les hommes d'Etat, la foule, l'élite intellectuelle et les révolutionnaires à l'éclosion de cette société nouvelle ?*

Des réponses très originales ont été adressées à la *Coopération des Idées*, mais il est arrivé ce qui devait arriver ; c'est qu'en général, les écrivains se placent chacun à leur point de vue et développent l'idéal qui leur est propre. Et, en effet, il est absolument impossible de déterminer quel sera l'idéal de demain d'après l'adage : *tot capita, tot sensus*. Aussi pensons-nous que l'enquête faite par notre confrère aurait amené une solution plus pratique et plus rapide s'il avait ainsi posé sa question :

*Quel devrait-être l'idéal de l'homme moderne, pouvant améliorer le sort de l'humanité ?*

La question ainsi posée, aurait pu d'après nous, amener une réponse générale qui se serait dégagée du milieu des réponses très variées, qui auraient pu être adressées à la Revue.

Nous ne pouvons que mentionner ici les confrères arrivés trop tard pour insérer leur sommaire ; ce sont *Le Lotus bleu*, *L'Isis moderne*, *La Revue Spirite*, *La Paix Universelle*, *La Revue des Beaux-Arts et des Lettres*, *Le Progrès Spirite*, *La Revue du Spiritisme*, *L'Humanité Intégrale* et une vingtaine de journaux de l'étranger dont nous ne rendons du reste, compte que de quelques-uns.

*(Note de la Rédaction).*

## VOYAGE EN ASTRAL

### OU VINGT NUITS CONSÉCUTIVES DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Parmi les articles intéressants écrits sur le beau roman de M. A. B. nous distinguerons, en première ligne, celui de M. P. G. Leymarie, le directeur émérite de la *Revue Spirite* (1) ; cet article dit en d'excellents termes, ce qu'il faut penser de cette œuvre.

« Mme Ernest Bosc, médium voyant bien connu, vient de publier le *Voyage en Astral* (2) et dit J. Marcus de Vèze « c'est un livre instructif, moral, philosophique et malgré cela, il n'a pas de longueur, de ces tirades à perte de vue qui fatiguent et ennuient le lecteur. Nous pouvons dire, sans exagération, qu'il donne à ses lecteurs tout ce qu'un charmant écrivain, *Guy de Maupassant* prétend que réclament des groupes nombreux de lecteurs, qui crient à l'écrivain : « Consolez-moi, attristez-moi, attendrissez-moi, faites-moi rêver, faites-moi rire, faites-moi frémir, faites-moi pleurer, faites-moi penser.

« Seuls, quelques esprits d'élite disent : « Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament. »

J. Marcus de Vèze pense que *Voyage en Astral* répond à tous ces desiderata, avec un fantastique réel, que tout y est vécu authentique et vrai.

Le fond de l'affabulation est celui-ci : Deux amis, Henry de Montzag et Robert Dosset, Henry aux tendances spiritualistes avancées, Robert un peu moins ; tous deux se promettent, après décès de se donner réciproquement une preuve de l'existence de l'au-delà.

Robert termine ses études à Paris à l'école Polytechnique, il s'y occupe de spiritisme et de kabbale, tout en voulant devenir ingénieur des mines ; Henry, après la mort de son père, se consacre à la direction des propriétés qu'il a laissées et à une protection presque paternelle pour sa mère et sa sœur.

Robert devenu ingénieur se lance dans la haute vie, il mène une vie de plaisir et d'entraînement facile à l'étudiant riche à Paris, aussi tombe-t-il dangereusement malade et revient-il au foyer paternel.

Henry meurt prématurément et apparaît plusieurs fois à Robert pendant sa longue convalescence, c'est ce que jusque là, ce dernier avait cherché à réaliser. Henry l'initie peu à peu, lui apprend à dégager son Astral, lui promettant, lorsqu'il y serait aisément parvenu par un acte de volonté répétée, de conduire son *Moi conscient* en *vingt voyages* dans le grand inconnu. Pour ce faire, il lui recommande de vivre en végétarien, de lire plus attentivement que par le passé les ouvrages de Maitland, d'Edouard Schuré, de Anna Lingsford, de Gurymiott, Jhonney, Lermina, Péladan, J. K. Huysmams Jules, Bois, Amaravella, Blavatsky, Annie Besant, ceux de Nus, Balzac, Bulwer Lytton, Bonnemère, et autres auteurs occultistes.

Dès ce moment, Robert se consacra complètement à sa famille et au futur mariage de sa sœur Mina avec Ludovic de Montzag, frère d'Henry.

L'esprit d'Henry le vient souvent visiter, lui donne des leçons de dégagement Astral, lui apprend à laisser son corps en bon état, son esprit se sentant plus vivant que jamais. Suivent les phases curieuses dans cet état mixte, phases d'appréhensions du *Moi dégagé*, où Robert se croit complètement mort à la terre ; Henry le rassure, lui explique logiquement son cas, par le repliement de son Astral pendant le sommeil de son corps.

Dans des sorties successives de ces voyages, Henry promène l'individualité de Robert dans l'au-delà, pour le sagement initier aux mystérieuses choses inconnues des profanes, qui se passent dans les milieux divers où il le fait successivement passer ; il lui explique sa réconciliation avec son père, tous deux, dans leur incarnation antérieure, ayant été ennemis avérés. Il s'était incarné chez son père, pour commencer cette réconciliation cimentée par les esprits désincarnés dans l'espace où ils sont devenus *Rois de lumières*, et peuvent vaincre l'esprit de *Sathan*, vers lequel l'humanité actuelle semble pencher ; c'est-à-dire vers l'esprit des ténèbres.

En une seconde sortie Astrale, l'esprit promène Robert dégagé de son corps, parmi ses concitoyens dont il connaît toutes les pensées en les étudiant dans leurs faits et gestes. C'est un nouveau champ mental parcouru par l'*Ego* de l'investigateur.

Cette partie est intéressante comme une comédie humaine. Il y a une lutte étrange entre un groupe d'incarnés, voués à la magie noire ou *Frères de l'Ombre*, déshérités de l'immortalité, et les esprits avancés dont les magiciens noirs veulent blesser le corps Astral. Cette excursion se termine par une visite dans une Société ou réunion spirite.

Pendant une tempête, on voit que les éclairs rendent indécis et tremblant des êtres de forme indécise, qui grouillent en groupes

---

(1) Numéro du 9 Septembre 1896.

(2) Tout le volume qui a paru dans la *Curiosité*, série VIe numéro 4 et suiv., est en vente, aujourd'hui, dans les gares de Chemins de Fer et à la *Librairie des Sciences Psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Il est expédié *franco* contre un mandat de *3 fr. 50*.

serrés dans l'espace, il faut avoir grand soin de s'en garantir en ayant portes et croisées closes, car ces êtres se précipitent dans les demeures pour y porter le désordre; ils ont une haleine méphtéique. A chaque réveil, Robert se sentait plus fort, plus lucide cérébralement; ses théories étant réalisées sur le plan Astral. — Il y a dans sa famille celle d'Henry et de ses intimes, des scènes privées fort attrayantes, ce qui double l'attrait de ce charmant volume.

C'est de la Théosophie au premier chef, développée médianimiquement par le remarquable auteur.

Dans d'autres sorties astrales, les deux amis visitent une ville étrange, puis l'Erèbe où se passent des scènes analogues à celles de *l'Enfer* du Dante; l'Erèbe ayant ses monstres astraux de nature étrange, imitant des scènes fantastiques de la Grande *Tentation de Saint-Antoine*. Tous les décédés, du reste, passent par cet *Erèbe*, y séjournant plus ou moins avant d'entrer dans le *Kama-Loka*, (1) sorte de purgatoire, duquel ils ne peuvent se rendre aux évocations des incarnés qui les appellent.

Je pensais, par le spiritisme, nous voir délivrés de l'enfer et des rêves affreux inventés par les Moines; ce volume nous y ramène, ce me semble, car des créations fluidiques, sortes d'automates, dirigent ce troupeau d'âmes coupables, les enfoncent dans la brume, balayées par un vent glacé.

C'est ensuite une excursion dans le Kama-Loka sorte de purgatoire catholique dont fait partie l'Erèbe, puis dans le pays de l'illusion par excellence, qui réserve bien des surprises étranges au lecteur, dans une ville fantastique, sur laquelle planent des entités supérieures appartenant au *Rupa-Loka*, (2) sorte de Paradis, Robert y retrouve bien des figures connues, il en ressort pour lui un fécond enseignement. Sa rencontre avec Joli-Bec est intéressante, dans ce monde fantastique qui n'est point une fantaisie, dit l'auteur.— La personnalité de l'esprit désincarné, G. de Mauriant, n'est pas moins étourdissante, par les explications sages qu'il donne à Robert sur la vie et ses conséquences astrales, afin de toujours mieux saisir ce que c'est que la vérité. Il y rencontre aussi Alice une amie de la terre, dégagée en Astral et assiste à un banquet offert par de Mauriant; là régnait la plus sympathique affinité. C'est plus beau qu'un conte de mille et une nuit.

Il faut lire ce livre étrange et caractéristique pour s'en rendre un compte exact et méditer ses théories nouvelles et sur leur valeur. Le médium ou l'auteur a fait là une œuvre bien écrite, à la forme originale et attrayante.

Dans l'épilogue, pour le roman qui est la base de ce volume, tout se tasse et se résout comme ce qui est vécu sur la terre.

P. G. Leymarie.

Depuis l'apparition de *Voyage en Astral*, M. A. B. a publié un nouveau volume : *Nouvelles Esotériques* (1re série) qui a eu un succès de bon aloi ; comme l'ouvrage est très intéressant et très instructif, nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs.

*(Note de la Rédaction).*

(1) **Kama Loka,** terme sanskrit. — Monde du Désir et de la passion de goûts terrestres non satisfaits. C'est le séjour des esprits, etc.— **Dictionnaire d'orientalisme, d'Occultisme** *et de psychologie*, 2 vol. in-18. illustrés, Paris, 1896 ; librairie des Sciences Psychiques.

(2) *Rupa-Loka*, le monde des formes, c'est-à-dire des *Ombres* plus spirituelles qui possédent une forme et de l'abjectivité, mais pas de substance. — **Dictionnaire d'Orientalisme** *et de Psychologie.* — Voir également dans le même ouvrage **Rupa.**

## CORRESPONDANCE (1)

*Berlin, 9 Janvier 1897.*

A M. Ernest Bosc, rédacteur en chef de la *Curiosité*.

Monsieur et cher confrère,

L'Association scientifique « Sphinx » de Berlin vient d'établir à son lieu de réunion, un cercle de lecture public pour les sciences occultes (Magnétisme, Hypnotisme, Spiritisme, Théosophie, etc.), dans le but de répandre parmi un public plus nombreux, cette branche de la littérature que l'on ne trouve que peu ou point dans les bibliothèques.

Nous croyons par là, faire naître l'intérêt pour les sciences en question et en encourager l'étude.

A cet effet, nous déposerons à l'usage de ce Cercle de lecture toutes les revues, journaux. brochures et livres d'Allemagne et de l'Etranger que nous recevons en échange de notre revue l' " Uebersinnlichen Welt ", en appellant particulièrement l'attention sur les publications les plus récentes.

Permettez-moi, cher Confrère, de vous prier dans l'intérêt de la cause commune, de vouloir bien prêter Votre gracieux concours, à la nouvelle entreprise, en faisant régulièrement parvenir dorénavant à mon adresse, *deux exemplaires* de Vos journaux, brochures ou livres ayant rapport à l'occultisme.

Recevez d'avance mes remercîments, ainsi que ceux de la société que je représente.

Salutations sincères.

Max Rahn,
*Secrétaire perpétuel.*

(1) L'abondance des matières nous a fait renvoyer jusqu'à ce jour, l'insertion de cette lettre.

*Le Directeur-Gérant :* Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14